

PARIS-PROVINCE

Paul Virilio : une folle galopade

Après Jean Ziegler, j'aimerais rendre hommage à Paul Virilio, un penseur qui compte beaucoup pour moi. Les circonstances de la vie ont distendu les liens géographiques avec cet homme que je retrouvais parfois à La Rochelle, où il vivait.

Un véritable esprit libre ! Né en 1932, à Nantes, d'un père communiste et d'une mère catholique bretonne, Virilio est urbaniste de profession. Il dirigea l'école spéciale d'architecture au début des années 1970. C'est pourtant comme philosophe que son œuvre a conquis une influence profonde en France comme à l'étranger. Tout s'est passé, en fait, comme si les soucis de l'époque, peu à peu, rejoignaient ses premières intuitions. Proche des grands auteurs de la postmodernité, il s'est vite constitué un « champ » de réflexion spécifique : les mutations de l'espace-temps et le dérèglement de notre rapport à la temporalité.

Lorsqu'il entreprit jadis de dénoncer le règne ambigu et désintégré de la « vitesse », Virilio fut mal compris. Il l'est mieux aujourd'hui. Entre-temps, nous avons réalisé qu'une logique folle gouvernait notre rapport à la vérité et au monde, celle d'une vitesse sans cesse fouettée. Dans plusieurs ouvrages, Virilio soulignait que la vitesse occupe désormais une place prépondérante dans notre représentation du réel. Jusqu'à constituer le réel lui-même.

Le temps fracturé se ramène aujourd'hui à une suite d'« immédietés ». Le monde n'est plus qu'un perpétuel empressement. Ce triomphe du « présentisme » ramène au rang d'une vieille le scansion humaine de la durée dans son acception traditionnelle, y compris religieuse, démocratique ou calendaire. L'hégémonie symbolique du « tout de suite » va de pair avec la fracture vertigineuse de l'espace. L'une et l'autre sont les deux faces d'un unique phénomène.

Prenons un seul (petit) exemple. Il faudra bien s'intéresser de plus près aux ressorts de notre crédulité à l'endroit des sondages. Pourquoi réclamons-nous si fort ce qui, souvent, nous aveugle ou nous trompe ? L'une des réponses, sans aucun doute, se rattache à la temporalité malade qui nous gouverne. La nouvelle modernité est marquée par un parti pris de hâte, de vitesse, d'immédiateté. Tout, tout de suite, sans attendre : nous n'en finissons pas de nous dépêcher.

Dans son principe, le sondage nous fournit donc l'illusion – et l'aubaine – d'être « en avance ». Il tente de nous raconter l'événement avant même que celui-ci ne se produise. Or, nous sommes à ce point ensuqués de vitesse qu'à tout prendre, nous préférerons ce récit faux mais « anticipé » au récit vrai qui, par définition, exige un délai. L'impatience qui nous habite est « reptilienne », dans la mesure où elle loge dans la part ancestrale de notre cerveau.

Le temps des médias, pour ce qui le concerne, n'est pas seulement le présent de l'indicatif, il est aussi défini par l'urgence. Il est hanté par une obligation de hâte ou de cadence à suivre : une injonction qui fait du chronomètre un défi permanent. C'est ce que, dans l'un de ses livres, Virilio appelle « la bombe informatique ». Le temps n'est plus notre allié, il devient notre ennemi. Il n'obéit plus vraiment à cet écoulement inexorable dont se chagrinait la littérature romantique, il déferle littéralement sur nos têtes.

Nous en concevons une sourde inquiétude. À rester trop immobiles dans nos convictions, croyons-nous (à tort !), ne risquons-nous pas de manquer quelque chose de l'aventure du monde ? Pour éviter d'être submergés, nous n'avons d'autre recours que de nous dépêcher toujours davantage. Nous finissons par faire de la vitesse elle-même le symbole de l'innovation, de la réussite et du bonheur humain. La politique s'en ressent. De plus en plus obéissante aux injonctions médiatiques, elle devient sans cesse plus réactive, émotive et irreflexive. Y compris quand elle se croit « en marche ». Ce n'est plus une politique du salut (ou du projet) mais du naufrage.

En marche ou pas, nos vaniteux technocrates devraient lire Paul Virilio. De toute urgence.



JEAN-CLAUDE
GUILLEBAUD